

Voyage au pays des glaces *Maina*, Canada [Québec], 2013, 1 h 43

Denis Desjardins

Number 290, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, D. (2014). Review of [Voyage au pays des glaces / *Maina*, Canada [Québec], 2013, 1 h 43]. *Séquences*, (290), 57–57.

Maina Voyage au pays des glaces

Les films de fiction mettant en scène le peuple inuit sont encore trop rares pour que nous puissions prétendre boudier le plaisir de la découverte. Au très quelconque **Agaguk** de Jacques Dorfmann (1992), au plus intéressant **Kabloonak** de Claude Massot (1994) et au surprenant **Atanarjuat** de Zacharias Kunuk (2001), premier film authentiquement inuit – tourné au Nunavut –, avait succédé **Inuk**, docu-fiction de Mike Magidson tournée au Groenland en 2010. Et voici aujourd'hui **Maina**, film québécois adapté très librement d'un roman populaire plutôt bien documenté.

Denis Desjardins

Le point de départ du récit qui se déroule à une époque fort ancienne, bien avant l'arrivée des Européens en sol nord-américain, est en soi assez original. L'auteure Dominique Demers a imaginé un premier contact entre les Innus (Montagnais), qui vivaient dans le sud de la péninsule du Labrador, et les Inuits, le «peuple des glaces», habitant des contrées beaucoup plus nordiques. Maïna, jeune Innue courageuse et déterminée, entreprendra un voyage initiatique en terre étrangère, qui viendra bouleverser sa conception du monde. Si la chose peut nous sembler curieuse en notre ère de communications express, il faut se rappeler que, pendant des milliers d'années, deux peuples séparés par quelques centaines de kilomètres étaient plus étrangers l'un à l'autre que peuvent l'être de nos jours les Chinois et les Américains.

authentiques. Une narration parfois inutile, qui plus est assumée par une voix trop parfaite, se marie mal à l'image. Plus de retenue et de sobriété auraient davantage charmé le spectateur, en contrepoint de la démesure des paysages grandioses et contrastés qui se succèdent devant lui. En effet, tous ces survols aériens destinés à nous stupéfier ont tant été pratiqués au cinéma qu'ils n'impressionnent guère, quelle que soit la beauté des images. Idem pour les effets faciles produits par des procédés à la mode, tels les zooms éclairs lors de situations de crise; sans rire, on se croirait par moments dans un épisode du feuilleton télévisé *Xena*.

D'une ampleur considérable, le récit initial appelait une adaptation à l'écran s'étalant sur trois heures ou plus. Dans le roman, le voyage de la taïga à la toundra progresse par une longue quête solitaire de l'héroïne à travers ces contrées sauvages qui, peu à peu, se transforment et s'épurent, comme s'épurent les rêves de Maïna. Malheureusement, le scénariste Pierre Billon (connu notamment pour **Nouvelle-France** de Jean Beaudin) évacue l'implacable solitude vécue par Maïna en créant de toutes pièces deux personnages dont celui d'un enfant kidnappé qui devient le leitmotiv de l'odyssée *mainaienne*. Pourquoi cet ajout, sinon pour conférer à l'histoire une tournure familiale qui nous rappelle certains films d'aventures nourris de clichés produits autrefois par Walt Disney. Il en résulte des scènes d'action qui viennent divertir, au sens étroit du terme, telle celle du jeune Nipki emporté par les flots. En outre, la mort du «méchant» Saïto, dévoré vivant par les loups, devient une scène plutôt convenue, totalement inventée dans le but de dramatiser le récit et de le rendre plus accrocheur. Le happy end, également absent du roman, vient confirmer un désir de rassurer le public. Enfin, l'inévitable histoire d'amour développée dans **Maina** procède d'une vision qui révèle implicitement la culture occidentale des auteurs. Comme nous savons peu de chose des mœurs ancestrales des peuples autochtones, le défi de rendre plausibles les rapports hommes-femmes était de taille; la relation amoureuse nous semble ici plus ou moins factice, comme l'est la conception d'une héroïne qu'on pourrait qualifier de «rétro-féministe» dont le caractère intemporel reste douteux.



Une héroïne rétro-féministe

Inspiré par cette histoire peu banale, le réalisateur Michel Poulette signe un film rythmé et jamais ennuyeux, dont on peut louer le travail colossal de reconstitution, où rien n'a été laissé au hasard malgré les innombrables contraintes techniques. Toutefois, le désir de produire un grand film tous publics semble avoir interdit toute véritable audace sur le plan narratif. Bien que les interprètes autochtones soient tous excellents, et en dépit du choix respectueux de faire parler les protagonistes dans leurs vraies langues, il se dégage de ce film un parfum de déjà-vu et même de déjà entendu, en raison d'une bande sonore qui, quoique riche et complexe, se fait trop insistante – mis à part la bonne idée d'avoir consacré un passage à des chants gutturaux

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 43 – **Réal.:** Michel Poulette – **Scén.:** Pierre Billon, d'après le roman de Dominique Demers – **Images:** Allen Smith – **Mont.:** Denis Papillon – **Mus.:** Michel Cusson, Kim Gaboury – **Son:** Jérôme Boiteau – **Dir. art.:** Jean Bécotte – **Cost.:** Véronique Marchessault – **Int.:** Roseanne Supernault (Maïna), Tantoo Cardinal (Tekahera), Graham Greene (Mishtenapeu), Ipellie Ootoova (Natak), Uapshkuss Thernish (Nipki) – **Prod.:** Yves Fortin, Ronald Gilbert, Karine Martin – **Dist. / Contact:** Équinoxe.